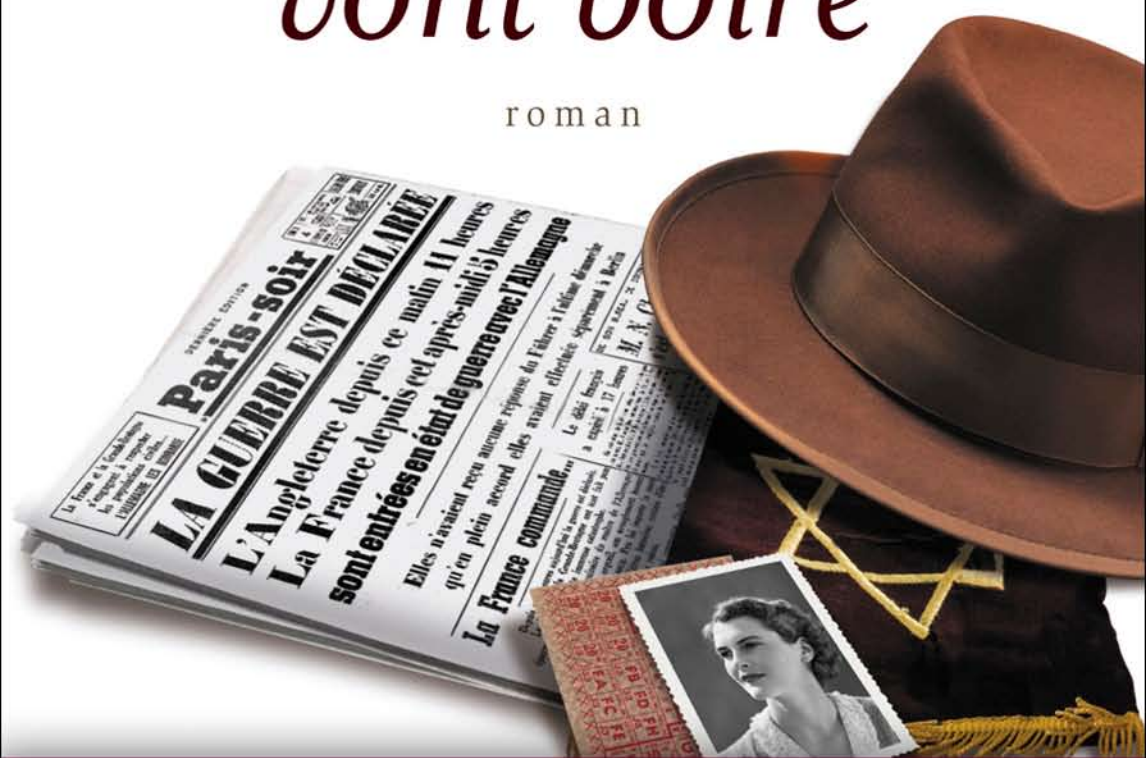


JÉRÔME DUHAMEL

L'heure où les loups vont boire

roman



LE CLAN.
Pasquier

1939-1940

L'aventure recommence

Flammarion

JÉRÔME DUHAMEL

L'heure où les loups vont boire

Ancien médecin devenu écrivain, Laurent Pasquier possède à 50 ans tout ce dont il avait rêvé : le succès littéraire, les honneurs, l'aisance matérielle... Il est un romancier qu'on lit, une voix qu'on écoute, un homme qu'on respecte.

Mais on est en 1939, et ce destin trop idéal va voler en éclat... Un amour aussi insolite qu'inattendu le frappe comme la foudre, menaçant la paix familiale et l'obligeant à remettre en cause tout ce qu'il croyait acquis.

Dans son propre « clan » – où l'argent du puissant Joseph dicte sa loi – les intérêts prennent le pas sur les sentiments et c'est dans le drame que frères et sœurs dénouent ambitions et conflits.

C'est alors que surgit la Seconde Guerre mondiale. Tandis qu'Adolf Hitler humilie notre pays, les Français, eux, rivalisent de trahisons et de lâchetés.

Quel choix fera Laurent Pasquier entre la résistance à l'ennemi ou la compromission avec Pétain ? Son amour tout neuf sera-t-il celui de la déchéance ou de la rédemption ? Le clan Pasquier saura-t-il à nouveau surmonter ses divisions ?

Flammarion

Extrait de la publication

L'heure où les loups vont boire

À paraître

Le Clan Pasquier, 1941-1945

Jérôme Duhamel

L'heure où les loups vont boire

Le Clan Pasquier, 1939-1940

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-5721-4

*À Thierry Billard,
l'éditeur qui a refusé de s'en tenir aux trompeuses apparences
et a su redonner courage et fierté
– un ami, quoi !*

*À Jean Mauriac et Antoine Duhamel,
qui sauront trier le bon grain de l'ivraie...*

*À Hélène Carrère d'Encausse,
qui a su remettre, sur cette époque,
bien des choses à leur juste place.*

LES PERSONNAGES EN 1939

LE CLAN PASQUIER

Laurent PASQUIER, *cinquante et un ans, narrateur. Chirurgien de guerre en 14-18, s'est consacré ensuite à la littérature. Prix Goncourt. Académicien depuis 1935. Éditorialiste au Figaro.*

Jacqueline PASQUIER, *quarante-huit ans, sa femme et mère de leurs trois enfants :*

— Emmanuel PASQUIER, *vingt-trois ans, jeune médecin des Hôpitaux de Paris. Marié à Paulette. Ont un fils, Pascal, né en 1940.*

— Pierre PASQUIER, *vingt et un ans, étudiant en médecine.*

— Guillaume PASQUIER, *onze ans, collégien.*

Raymond PASQUIER, *surnommé « Ram », quatre-vingt-dix ans, père de Laurent Pasquier. Touche-à-tout instable, fantasque et volage.*

Lucie PASQUIER, *quatre-vingt-cinq ans, son épouse. Mère de Laurent, le narrateur, et des quatre frères et sœurs de celui-ci :*

— Joseph PASQUIER, *homme d'affaires riche et influent. Député de Paris. Propriétaire du journal Le Moniteur. Marié à Hélène dont il a trois enfants : Lucien, Delphine et Jean-Pierre.*

— Cécile PASQUIER, *pianiste de concert.*

— Ferdinand PASQUIER, *modeste employé d'assurances.*

— Suzanne PASQUIER, *actrice de théâtre réputée.*

LES PROCHES

François DESQUEYROUX, *cinquante ans. Ami intime de Laurent Pasquier. Écrivain, élu à l'Académie française, éditorialiste au Figaro.*

Camille SHERMAN, *née Ridenstein, trente-quatre ans. Berlinoise, juive franco-allemande, interprète internationale.*

Manfred GÖTTINGEN, *quarante-sept ans. Médecin allemand, Inspecteur général des hôpitaux de Berlin et de sa région.*

Paul LÉAUTAUD, *soixante-sept ans. Écrivain et critique théâtral, collaborateur appointé des éditions du Mercure de France.*

Anna, *intendante de la maison de Laurent Pasquier, dont elle a élevé les trois enfants.*

Emma et Marcel, *couple de gardiens de la maison de Valmondois.*

Jacob JUIFF, *héros de 14-18, tailleur.*

Félicien HARDIVILLEZ, *concierge de l'Institut de France.*

Sergent FULBERT, *dit « Cosinus », ex-professeur de français devenu employé du Mercure de France.*

Léon PLOUHINEC, *dit « Saperlipopette », garde-champêtre du village de Valmondois.*

LES « ADVERSAIRES »

Philippe PÉTAINE, *quatre-vingt-trois ans. « Vainqueur de Verdun ». Maréchal de France en 1918. Élu à l'Académie française en 1929. Ambassadeur de France à Madrid en 1939. Signe l'armistice avec l'Allemagne d'Adolf Hitler le 22 juin 1940 et engage la France dans la voie de la collaboration. Chef de l'État français à partir du 10 juillet suivant.*

Adolf HITLER, *cinquante ans. Théorisa la doctrine nazie dans Mein Kampf (1925-26). Nommé Chancelier en 1933, puis plébiscité comme Führer (chef) du III^e Reich allemand. Entre en guerre contre la France et l'Angleterre le 3 septembre 1939.*

Otto ABETZ, *ambassadeur d'Allemagne en France, nommé le 3 août 1940.*

Gerhard HELLER, *trente ans, lieutenant allemand attaché à la Wehrmacht, responsable du secteur littéraire de la « Propagandastaffel » – et donc de la censure de la presse et de l'édition françaises.*

ÉT AUSSI (PAR ORDRE D'APPARITION)

Sarah Bernhardt • Joséphine Baker • Impératrice Eugénie (épouse de Napoléon III) • Gabrielle Chanel • Édith Piaf • Marie Curie • Marcel Proust • Joseph Goebbels • Paul Valéry • Albert Einstein • Paul Claudel • Henri et Pierre Androuët • Félix Kir • Jean Gabin • Arletty • Fernandel • Michel Simon • Édouard Branly • Gustave Eiffel • Impératrice Catherine II de Russie • Pierre Brisson • Marcel Masson • André Citroën • Jean-Paul Sartre • Gaston Gallimard • Pablo Picasso • Maurice de Vlaminck • Jean Cocteau • Georges Simenon • Hergé • Raymond Queneau • Georges Clemenceau • Dr Aloïs Alzheimer • Henri Bergson • Sigmund Freud • Max Jacob • Jacques Prévert • Marcel Duhamel • André Gide • Jules Romains • Maurice Chevalier • André Maginot • Pierre Laval, *etc.*

QUELQUES LIEUX

PARIS

Le domicile de Laurent Pasquier et de sa famille au 31, rue de Liège, 8^{ème} arrondissement.

Institut de France, 23, quai Conti, 6^{ème} arrondissement. L'Institut, créé en 1661 à la suite d'un vœu testamentaire de Mazarin, abrite l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, l'Académie des Sciences morales et politiques et, bien sûr, l'Académie française.

Mercur de France, maison d'édition, 26, rue de Condé, 6^{ème} arrondissement.

Le Clan Pasquier, 1939-1940

VALMONDOIS

Commune d'Île-de-France, à 37 km de Paris, faisant partie de l'ancienne Seine-et-Oise (aujourd'hui Val-d'Oise). Laurent Pasquier y possède une propriété au lieu-dit « La Naze ».

VICHY

Sous-préfecture du département de l'Allier, dans la région Auvergne. Ville d'eaux où, le 2 juillet 1940, se réfugia le gouvernement du Maréchal Pétain, qui s'installa à l'Hôtel du Parc. Vichy, « capitale » de la zone libre, fut choisie pour sa capacité hôtelière (14 000 chambres) et sa proximité avec Châteldon où Pierre Laval possédait un château.

Livre Un

LE BATEAU D'AMÉRIQUE

À bord du paquebot « Normandie »,
dernière semaine de juin 1939

J'ai tenu dans mes bras – et elle était entièrement nue – la légendaire Sarah Bernhardt, celle que les journaux des cinq continents ne désignaient que comme « la Divine », « la Voix d'or », « l'Inoubliable » ou, pour les plus prudes d'entre eux, « la Scandaleuse » – celle pour qui Jean Cocteau avait inventé cette belle expression qui devait passer à la postérité : « monstre sacré ».

Je dois hélas à la vérité de le préciser : la dame venait à cette époque de franchir le cap des soixante-quinze ans (on était au lendemain de la Grande Guerre), elle était embarrassée depuis bientôt quatre ans par une jambe de bois et c'est uniquement en tant que médecin qu'elle m'avait autorisé à pénétrer sa chambre, pour tenter d'apaiser quelque douleur dorsale. L'artiste souffrait toujours de mille maux et, pour s'en plaindre, utilisait ses cordes vocales avec autant de force qu'elle le faisait sur les planches.

J'eus nettement plus de chance, en 1925, en ayant à soigner le début d'angine d'une danseuse du Théâtre des Champs-Élysées : coup de froid bénin qui ne m'étonna guère quand

on m'apprit que cette jeune demoiselle noire de moins de vingt ans n'était vêtue que d'un simple pagne fait de bananes pour danser sur scène... À dater de ce jour, l'in vraisemblable Joséphine Baker vint souvent animer mes fantasmes, comme ceux des milliers de Parisiens qui se pressaient pour l'admirer dans ses charlestons endiablés.

Il m'est arrivé, une fois aussi, d'avoir à tâter le mollet d'une Impératrice. On cherchait un médecin discret pour soulager la douleur de la veuve de Napoléon III, en villégiature sur la Côte d'Azur, qui s'était tordu la cheville en gravissant un des escaliers de la Villa *Cymos*, à Cap-Martin, celle-là même qu'elle avait fait bâtir jadis pour n'avoir plus à être toujours l'invitée de sa grande amie Sissi, une autre Impératrice, mais d'Autriche et de Hongrie celle-là. Le mari de Joséphine était mort depuis quarante ans déjà, dans son court exil anglais, mais l'Impératrice, née María Eugenia Palafox de Guzmán-Portocarrero y Kirkpatrick de Closbourn, marquise d'Ardales et de Moya, comtesse de Teba et Montijo, portait encore beau et obligeait tout un chacun à se souvenir qu'elle avait été, durant les dix-huit ans du règne, considérée comme l'une des plus belles femmes d'Europe, et la plus élégante sans doute.

Pour persévérer dans cet inventaire hétéroclite de « grandes dames » célèbres au XX^e siècle naissant, il me faudra noter encore que, deux mois avant le déclenchement de la guerre de Quatorze, je vins à soigner la plaie infectée qu'une aiguille de couturière avait provoquée à l'index d'une jeune modiste, parfaitement inconnue mais qui s'apprêtait à ouvrir sa propre boutique. Son prénom seul m'était resté en mémoire – Gabrielle – quand j'appris dans l'année qui suivit qu'elle faisait gloire et fortune rue Cambon à l'enseigne de Coco Chanel. Les femmes, disait-on, lui devaient leur « libération » et j'imaginai les reproches que l'on m'eût faits si, l'infection ayant gagné, il m'eût été nécessaire d'amputer un de ses doigts magiques...

Un quart de siècle plus tard, en 1935, c'est une certaine Giovanna Gassion qui se présenta un soir chez moi, accompagnée de ce qu'on appelle aujourd'hui un « impresario », pour venir à bout d'un mal assez semblable, une petite blessure, à

l'origine bénigne mais peu ou mal soignée, et qui avait transformé sa toute petite main en une grosse masse rouge et roide. Comme je m'enquerais de ce qu'elle faisait dans la vie, je m'entendis répondre : « Comment ? Vous ne me connaissez pas ? Mais je suis la Môme Piaf ! Celle qui chante tous les soirs au *Gerny's*, sur les Champs-Élysées ! On m'entend à la T.S.F. depuis peu et je vais même bientôt graver un disque ! » Je l'avoue, écoutant fort peu la radio – et encore était-ce d'une oreille distraite quand cela m'arrivait –, je n'avais pas encore entendu parler de cette Giovanna rebaptisée Édith. Édith Piaf... Ayant eu, par la suite, l'occasion d'assister à l'un de ses récitals, je fus submergé par une émotion comme je n'en avais guère connu : pour moi, les chanteuses de l'époque hésitaient toutes entre le burlesque à deux sous et le pathos grandiloquent pour ménagères désœuvrées. À l'instar de leur chef de file, une dénommée Mistinguett, elles se croyaient obligées d'ajouter aux textes débilissants de leurs chansons des figures de « danse » qui tenaient davantage de la pornographie que des grâces du *Lac des cygnes*. Mais Piaf... Toute la violence et la détresse du monde, brutes, sans faire un geste, sans artifice et sans effets. J'ai toujours pensé que c'était pour elle, même s'il le fit un siècle trop tôt, que Musset avait écrit ces deux superbes vers : « *Les plus désespérés sont les chants les plus beaux. Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.* »

Marie Curie, cette mère de tous les scientifiques du XX^e siècle (et sans doute d'après), je suis hélas arrivé trop tard pour la voir encore vivante. J'avais pourtant mis moins d'une journée à traverser la France en automobile et gagner la ville de Sallanches où se mourait celle qui était mon amie. Je voulais serrer une dernière fois les mains de la femme qui s'était un jour présentée à ma porte, sans s'annoncer, sans cérémonie aucune, juste pour me dire qu'elle venait de passer la nuit à lire un roman que je venais de publier, et qu'elle en avait été touchée au cœur. Depuis, nous n'avions cessé de correspondre, toujours par lettre, sans jamais chercher à nous revoir, satisfaits sans doute tous les deux des longues confidences que nous échangeions par écrit. Marie avait soixante-sept ans quand elle a disparu.

Et sa mort fut pour moi l'occasion d'une sombre colère quand je parcourus les journaux qui en parlèrent le lendemain : nombre d'entre eux, et pas toujours les plus confidentiels, ne parlaient pas du décès de « Marie Curie », mais... de « M^{me} Pierre Curie », comme s'ils n'avaient jamais digéré qu'une sombre petite immigrée polonaise ait pu partager, à parts largement égales, la gloire d'un homme – et d'un Français de surcroît. Certains torchons allèrent même jusqu'à évoquer « la veuve de l'illustre savant qui découvrit le radium », alors que tout un chacun sait que cette découverte fut commune et leur valut d'ailleurs un Prix Nobel de Physique décerné à *elle* autant qu'à lui. C'était aussi passer sous silence que ce génie de la Science reçut huit ans plus tard un second Prix Nobel, pour elle toute seule, comme une grande, et de Chimie cette fois-ci ! C'était – enfin – négliger encore qu'elle fut la toute première femme à être nommée professeur à la Sorbonne ! Mais on était déjà en des temps – sa mort survint en 1934 – où le racisme le plus sordide et la misogynie la plus élémentaire (deux pléonasmes !) annonçaient les temps immoraux que nous nous apprêtons à vivre. Pour couronner le tout, quelques brillantes sommités laissèrent entendre qu'après tant de travaux sur des substances aussi nocives que mystérieuses, le corps de Marie ne pouvait qu'être radioactif et obtinrent – les ridicules sots – que son cercueil fut hermétiquement plombé...

Et voilà déjà clos l'inventaire de mes rares rencontres avec des femmes que leur originalité, leur talent ou même leur génie élevèrent un jour au rang de « gloires nationales »... On le voit, si la liste est flatteuse, elle reste fort courte. Et c'est tant mieux : la notoriété, et la gloire même, n'exercent aucun attrait sur moi et les rencontres que je viens d'évoquer ne furent que le fruit des hasards les plus purs.

Des femmes, l'homme de cinquante ans que je suis depuis peu en a croisées bien d'autres depuis qu'il s'est élancé dans la vie « active » (comme si celle d'avant était *passive* !), au début de ce XX^e siècle que nous traversons aujourd'hui. Je fus

médecin, en tant que tel travaillai un temps dans un laboratoire de recherches scientifiques, puis la guerre – la Grande Guerre, celle de 14-18 – m'obligea à exercer la chirurgie au plus près de l'horrible boucherie du Front de l'Est. Revenu bouleversé de cette effroyable expérience, j'éprouvai l'impératif besoin de me libérer de ces souvenirs trop prégnants en les « recrachant » (il n'y a pas d'autre mot) dans un livre, en tentant d'en faire sécher le sang sur du papier imprimé. Or, l'inattendu succès de ce livre (pour lequel me fut décerné le Prix Goncourt en 1918) changea le cours de ma vie : si j'aimais la médecine, je lui préférais encore la littérature et, de ces deux encombrantes maîtresses, c'est à la seconde que je décidai de finalement consacrer ma vie. Depuis, j'écris donc. Et n'ai cessé d'écrire, puisque les lecteurs me firent la grâce d'être au rendez-vous. Je finis même, un peu lâchement, par céder au goût des honneurs, me retrouvant, il y a quatre ans, en 1935, dans l'un des quarante fauteuils de l'Académie française. J'écris, et viens de passer vingt et un ans à ne faire que ça, semant dans mon sillage plusieurs dizaines de livres.

Dans ces ouvrages, j'ai laissé la trace de toutes les femmes qu'il me fut donné, un jour ou l'autre, de rencontrer. Des centaines d'autres depuis mon âge d'homme. De plus modeste condition ou de moindre destin, certes, que celles que je viens d'évoquer, mais qui toutes ont apporté une petite lumière à ma vie, qui toutes m'ont obligé à jeter, sur le monde ou sur moi-même, un regard différent parce que neuf.

Tant d'autres... Petites putains faméliques qui grouillaient autour de nos hôpitaux de fortune, à un jet de pierre du Front et de ses tranchées, dans l'horreur de la Première Guerre mondiale. Ouvrières trop usées pour savoir encore pleurer, trop vieilles – à vingt ans ! – pour pouvoir se plaindre et qui tombaient au champ d'honneur du capitalisme triomphant dans des usines aux courants d'air glacials. Lectrices enamourées qui me priaient, en rougissant, de poser une dédicace sur la première page du Prix Goncourt reçu en 1918 pour mon premier « vrai » livre. Actrices ambitieuses qui espéraient un rôle en proposant au jeune auteur de théâtre que je fus un temps la visite gracieuse de leurs draps. Fillettes africaines

offrant leurs douze ans pour ce qui ne leur paierait pas même un bol de mil. Mères d'in vraisemblables familles de dix, douze ou même quinze enfants et qui finissaient par mourir sur un lit d'hôpital en d'ultimes couches afin de complaire aux diktats mortifères des soutanes et aux us et coutumes d'une bourgeoisie figée dans les vieilles sauces d'une morale rancie. Jeunes malades tombant follement amoureuses du médecin – avant que je ne me consacre à la littérature –, et se raccrochant à moi, pareilles à des noyées espérant un rocher, s'imaginant, pauvres petites âmes, que l'amour possède le pouvoir de tout vaincre, même la douleur qui les rongait, même le mal qui devait finir par les emporter. Poétesses défraîchies qui croyaient à mon contact ressusciter leur imagination désolée au prétexte que j'avais moi-même commis, aux temps de ma prime jeunesse, deux ouvrages de piètres vers. Jolis tendrons universitaires, plus savantes à calculer la bourse que leur versait l'État qu'à pénétrer les méandres de la mécanique ondulatoire. Laborantines affairées qui se rêvaient le destin de Marie Curie et finissaient par faire la vaisselle des éprouvettes et cornues que salissaient leurs collègues masculins. Magnifiques infirmières des hôpitaux, toujours au bout des fatigues et des dévouements, souvent plus pâles que leurs blouses, contraintes à trop de tâches, à soulager trop de malheurs, et qui ne cessaient de lutter pour se trouver du temps où se composer un sourire...

J'ai pourtant toujours eu l'impression de ne guère savoir parler des femmes... Ni dans mes livres, ni même dans ces conversations qu'on peut avoir entre amis, « entre hommes ». Mais je m'imaginai mal commencer ce livre – celui-là tout particulièrement – sans expliquer ceci : je n'ai jamais progressé dans mon existence que *par* elles. *Grâce à elles*. Ai-je donc tant manqué de caractère qu'il ne m'ait pas été possible d'évoluer tout seul, par moi-même, comme un grand, en m'appuyant seulement sur mes qualités ou mes dons ? Peut-être. Sans doute... Car, une fois encore, et plus violemment qu'au cours des cinquante ans passés, c'est une femme qui s'apprête à faire exploser ma vie pour la remettre à plat. Il

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° édition : L.01ELIN000233.N001
Dépôt légal : octobre 2012